[(P.M.F) Huvier des Fontenelles]

LA

TARGÉTADE,

TRAGÉDIE

UN PEU BURLESQUE;

PARODIE

D'ATHALIE,

DE RACINE.

LA TARGÉTADE,

TRAGÉDIE UN PEU BURLESQUE;

PARODIE D'ATHALIE, DE RACINE.



L'AN SECOND DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

ACTEURS D'ATHALIE.

JOAS, roi de Juda, fils d'Okosias.

ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.

JOAD, grand prêtre.

JOSABET, tante de Joas, femme du grand prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad & de Josabet.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers de rois de Juda.

AZARIAS, ISMAEL, & les trois autres chefs des prêtres & des lévites.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

Troupe de prêtres & de lévites.

Suite d'Athalie.

La nourrice de Joas.

Chœur de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La Scene est dans le temple de Jérusalem dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.

ACTEURS DE LA TARGÉTADE.

LE DAUPHIN, fils de Louis XVI.

Madame TARGET, pere & mere de la constitution.

L'abbé MAURY.

Madame ELISABETH, tante du Dauphin.

Un écuyer..... } de madame Elisabeth.

Une suivante. } Madame de RAIGECOURT, dame de madame Elisabeth.

M. de BOUILLÉ.

MM. de CAZALÈS, d'AMBLY, de la QUEUILLE, vicomte de MIRABEAU, FOUCAULT, de GUILLERMY, &c.

L'évêque d'AUTUN.

L'abbé SIEYES.

Madame le duc d'AIGUILLON; suite de madame Target.

La chevalerie de la minorité. (Voyez le N°. 167 des Actes des Apôtres.)

Les enragés, d'ORLÉANS, MIRABEAU, BARNAVE, &c.

Le précepteur du Dauphin.

Femmes de madame Elisabeth.

La Scene est à la prison royale des Thuileries.

ÉPIGRAPHE.

A qui de nos malheurs peut-on cacher l'histoire ?
Tout l'univers les sait ; l'assemblée en fait gloire.

Parodié d'ATHALIE, acte second, scene septieme.

COSTUMES.

ON conservera leur costume le plus ordinaire à tous les personnages, excepté aux deux suivans.

Madame TARGET.

Tout l'acoutrement d'une femme qui releve de couches. Le ventre ayant encore un embonpoi..t, qui fait craindre une superfétation.

Madame le duc d'AIGUILLON.

Un jupon de Pinchinat, un casaquin d'indienne, un fichu de Masulipatan, des bas de coton de Siam, des souliers à doubles coutures, & un joli bonnet de Marly noué sous le menton.

Le costume des anciens Hébreux est tel que les jeunes demoiselles de Saint-Cyr pouvaient décemment jouer dans Athalie les rôles d'hommes ; le costume français ne leur permettrait pas de jouer la TARGÉTADE sans choquer l'ancienne & gothique bienséance.

LA TARGÉTADE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'abbé MAURY, M. de BOUILLÉ.

M. de BOUILLÉ.

Je viens dans son palais rendre hommage à
mon roi ;
Je viens jurer de vivre & mourir sous sa loi.
Voilà le seul serment que ma bouche peut faire,
Tout autre fait rougir un brave militaire.
Que les tems sont changés ! De nos rois le séjour
Retentissait jadis d'alégresse & d'amour.
Les Français d'autrefois, humains & pacifiques,
De ce palais en foule inondaient les portiques.
Les états-généraux, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux ont changé ces beaux
jours.

De serviteurs zélés, à peine un petit nombre,
Ose des premiers tems nous retracer quel-
qu'ombre :
Le reste pour son roi montre un oubli fatal ;
Ou même, s'empressant à ce club infernal,
Se fait initier à ses honteux mysteres,
Et renie un bon roi qu'eussent chéri leurs peres.
Je tremble que la garde, à ne vous rien cacher,
Vous-même du palais vous venant arracher,
N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

L'abbé MAURY.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressenti-
ment ?

M. de BOUILLÉ.

Pensez-vous sans danger pouvoir être éloquent ?
Dès long-tems Paris hait cette fermeté rare,
Qui rend l'abbé Maury digne de la tiare.
Dès long-tems votre amour pour la religion
Est traité de révolte & de sédition.
Le boiteux Taleyrand, ce prêtre sacrilége,
Dirige l'assemblée, à toute heure l'assiége.
Taleyrand, des autels, infâme déserteur,
Et du clergé français zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mître étrangere,
Ce traître au champ de Mars prête son ministere.

Ce palais l'importune, & sa déloyauté
Voudroit anéantir le roi qu'il a quitté.
Pour détruire l'église, il n'est rien qu'il n'invente.
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante ;
Il affecte pour vous une fausse douceur :
Et par-là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à l'assemblée il vous peint redoutable ;
Tantôt voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui vante vos biens toujours exagérés,
Et dont tous les pillards sont toujours altérés.
Ils ne sont plus à vous, mais à nous, à l'entendre.
Hélas ! ces biens seront à qui saura les prendre.

L'abbé MAURY.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Saura de l'assemblée arrêter les complots.
Je crains tout pour la France, & n'ai point d'autres craintes,
Pour moi, je ne crains rien de leurs cris, de leurs plaintes.
Cependant je rends grace au zele officieux,
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite ;
Vous gémissez des maux que Target nous suscite. (*a*)

Le ciel en soit béni ! mais ce secret couroux ,
Cette oisive vertu, vous-en contentez-vous ?
L'amour qui n'agit point, est-ce un amour sincere ?
Des tyrans que le ciel créa dans sa colere
Du sceptre des Bourbons usurpent tous les droits,
Voient d'un air serein couler le sang français,
Complices à dessein, par un cruel silence,
Des malheurs inouis qui désolent la France.
Et vous, l'un des soutiens de l'état & du roi,
Qui venez à l'instant lui jurer votre foi;
De mon roi, dites-vous, l'esclavage me touche.
Voici ce que ce Roi vous répond par ma bouche :
« Du zele de ma loi, que sert de vous parer ?
» Par de stériles vœux, pensez-vous m'honorer ?
» Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ? (*b*)
» Dans la France il n'est rien, non rien que n'engloutisse
» Cette avide assemblée, ardente à disperser
» Tous les plus grands trésors qu'on pourrait amasser.
» De contributions volontaires, forcées
» Mes provinces sans fruit tous les jours sont vexées.
» Le sang des Français crie & n'est point écouté.
» Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété,
» Du milieu de Paris chassez cette assembleé,
» Et vous viendrez alors......

M. de BOUILLÉ.

La noblesse troublée
Est sans force à présent, le clergé sans vertu.
Eh! que puis-je au milieu de ce peuple têtu?
Le jour qui de leur roi pensa perdre la race,
Ralluma la fureur de cette populace.
Dieu de notre côté, disent-ils, s'est rangé:
Il semble se moquer des nobles, du clergé;
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
Quels prêtres oseraient, du pieds de leurs autels,
De menaces sans nombre effrayer les mortels?

L'abbé MAURY.

Ne dites point que Dieu dans sa juste vengeance,
A son malheureux sort abandonne la France.
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir?
Peuple ingrat, feras-tu toujours de tes lumieres
Un usage funeste en cent mille manieres? (*c*)
D'Orléans, confondu dans ses affreux desseins;
Notre Reine arrachée à ses vils assasins;
L'auteur de tous nos maux, qui par sa politique
Voulut anéantir le pouvoir monarchique,
Neckre obligé de fuir sans espoir de retour;
Dieu qui visiblement nous montra son amour

En donnant cette année une récolte entiere,
Qui répare amplement les torts de la derniere;
Reconnaissez enfin à ces traits éclatans
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.
Il sait, quand il lui plaît faire éclater sa gloire,
Et la France est toujours présente à sa mémoire.

M. de Bouillé.

Hélas ! nous ne verrons jamais comme autrefois
Briller avec éclat l'honneur du nom François!
Entouré de tyrans, le peuple avec ivresse
Les adore & bénit jusques à leur faiblesse;
Les traitent de profonds, de grands législateurs;
Mais ils ne sont au fait que d'affreux destructeurs.
Rien n'est sacré pour eux; & leurs mains sacriléges,
Pour mieux s'en revêtir, ont pris nos priviléges;
L'homme avait bien besoin de connaître ses droits
Pour en être privé par de barbares loix ?
Les hommes sont égaux, dit-on, & chaque ville
Voit son maire étaler un orgueil imbécille.
Départemens, districts, municipalités,
Despotes à présent comme les députés,
S'arrachent à l'envi les lambeaux de la France,
Et portent à l'excès leur sotte extravagance.
On n'entend que ce mot : responsabilités;
Mais ce n'est pas pour eux, ni pour leurs comités.

Ils se sont déclarés entr'eux inviolables.....
J'en jure par ce fer, sont-ils invulnérables ?
Ils veulent tout détruire, & leur avidité
Dévore tout notre or avec tranquillité.
Ah ! si cette cabale à la fin fatiguée
Pouvait ouvrir les yeux, & de cette assemblée...

L'abbé MAURY.

Eh bien ! que feriez-vous ?

M. de BOUILLÉ.

O jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irais combattre pour mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos troupes empressées......
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?

L'abbé MAURY.

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horison fait le tiers de son tour,
Trouvez-vous au palais avec le même zele,
Je vous ferai savoir une grande nouvelle ;
Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits
Que sa parole est stable & ne trompe jamais.
Allez ; pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du palais déja l'aube blanchit le faîte.

M. de BOUILLÉ.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Elisabeth porte vers vous ses pas.
Je sors en attendant le lever de la Reine:
Puisse mon espérance enfin n'être point vaine!

SCENE II.

Madame ELISABETH, l'abbé MAURY.

L'abbé MAURY.

LES tems sont accomplis, Princesse, il faut parler,
Et notre heureux dessein ne peut plus se céler.
Des ennemis du roi la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop long-tems sa bonté d'impuissance.
Que dis-je! La fureur qu'anime le succès
Dans toute l'assemblée est portée à l'excès.
Votre illustre neveu, cet espoir de la France....
Eh bien! des députés veulent sans bienséance
A la Reine enlever le soin de son enfance.
Montrons ce jeune enfant que vos mains ont sauvé
D'un vil peuple, de vin & de sang abreuvé.
De nos princes français il aura le courage,
Et déja son esprit a devancé son âge.

Madame ELISABETH.

Sent-il l'état abject où son pere est réduit ?

L'abbé MAURY.

Dans l'art de se contraindre avec soin on l'instruit.
Il ne sait que penser des larmes de sa mere,
Et de l'air sans souci de son malheureux pere.

Madame ELISABETH.

Hélas ! de quel péril je l'avais su tirer !
Dans quel péril encore est-il prêt de rentrer !

L'abbé MAURY.

Votre espérance, ô ciel ! s'affaiblit ? Je m'étonne
Que votre fermeté si-tôt vous abandonne.

Madame ELISABETH.

Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je tremble à chaque instant sur son malheureux
sort.
Même de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble in-
discret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Sur-tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prieres,
Consacrer ces trois jours & ces trois nuits entieres.

Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Le brave de Bouillé viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son Roi fait serment de se rendre?

L'abbé MAURY.

De Bouillé, quoiqu'on pût s'assurer de sa foi,
Ne sait de sa prison comment tirer son Roi.

Madame ELISABETH.

Mais à qui du Dauphin confiez-vous la garde?
La Fayette.... Lameth.... cet honneur les regarde.
De mon frere sur eux les bienfaits répandus.....

L'abbé MAURY.

A l'indigne assemblée ils se sont tous vendus.

Madame ELISABETH.

Qui donc opposez-vous contre cette assemblée?

L'abbé MAURY.

Ne vous l'ai-je pas dit? c'est la garde soldée.

Madame ELISABETH.

Je sais que près de vous en secret assemblé
Par vos soins prévoyans son nombre est redoublé.
Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zele?
Peut-être dans leurs bras percé de mille coups....

L'abbé MAURY.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour
nous ?
Dieu qui d'un jeune enfant protége l'innocence,
Et fait dans sa faiblesse éclater sa puissance ?
Le peuple enfin confus qu'on l'ait tant égaré,
Et que le bras de Dieu fait mouvoir à son gré ?

Madame ELISABETH.

Et c'est sur tous les rois, ce peuple si sévere,
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sait si cet enfant ne fut pas condamné,
Dès sa plus tendre enfance, à vivre infortuné ?
Si Dieu las de punir sa malheureuse race,
En faveur de Louis, (*) voudra lui faire grace.
Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De gardes égorgés la chambre était souillée ;
Mirabeau, le héros de l'indigne assemblée,
Un grand sabre à la main, l'infâme Mirabeau
Au carnage animait ses vils nationaux ;
Du geste & de la voix ralliait les poissardes
Ne pouvant presque plus tenir leurs hallebardes,
Yvres mortes de vin & couvertes de sang ;
D'Orléans déguisé courrait de rang en rang ;

(*) Saint-Louis.

D'Aiguillon, de la Clos, sous des habits de femmes,
Cachaient leurs cœurs pervers & leurs perfides ames ;
Le Dauphin tout saisi frappa mes yeux soudain.
Je m'approchai de lui, je le pris par la main.
Je me figure encor sa mere à demi-nue
Qui devant ses bourreaux courait toute éperdue.
J'emmenai son cher fils, & baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage:
Et soit frayeur encore , ou pour me caresser
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste,
Du fidele Louis c'est le précieux reste.
Si la chair & le sang se troublant aujourd'hui
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

L'abbé MAURY.

Non, madame, vos pleurs n'ont rien de criminel,
Mais Dieu veut qu'on espere en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colere,
A venger sur le fils les faiblesses du pere.
Les partisans du trône, ils sont encore nombreux,
Viendront tous aujourd'hui renouveller leurs vœux.

Autant

Autant que des Bourbons la race est respectée,
Autant cette assemblée est par-tout détestée.
Le Dauphin leur plaira par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur.
Dieu même par sa voix confondant l'assemblée,
Saura la disperser, après l'avoir troublée.
Combien de députés tour-à-tour l'ont bravé !
Il faut que sur le trône un Roi soit élevé,
Qu'il se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de Louis éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de Louis abandonner la trace ;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un soufle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant à tes ordres docile
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.
Livre en mes faibles mains ses puissans ennemis.
Confonds cette assemblée impie & criminelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Taleyrand, sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur
De la chûte des Rois, funeste avant-coureur.
Pour des soins importans, il faut que je vous laisse ;
Je vais tout préparer, adieu, l'heure me presse.

SCENE III.

On entend chanter dans le lointain.

Mme.ELISABETH, Mme. de RAIGECOURT, *un Ecuier de la Princesse.*

Madame de RAIGECOURT.

PRINCESSE, entendez-vous ces plaintives chansons ?
Sur l'esprit du Français de solides raisons
Souvent font moins d'effet qu'une chanson légere.
Le peuple à cet appât se prend pour l'ordinaire.
On l'irrite à propos, on calme sa fureur ;
On le porte à la rage ou bien à la douceur.
Mazarin, le régent et d'autres politiques
En tirerent parti dans des tems très-critiques.

SCENE IV.

Mme. ELISABETH, Mme. de RAIGECOURT, *un Ecuier de la Princesse, le chœur des femmes de la Princesse.*

Madame ELISABETH.

VOUS qui venez souvent partager mes soupirs,
O vous, ma seule joie en mes longs déplaisirs,

Qui de fleurs, de rubans pariez jadis ma tête
En des tems plus heureux, en ces beaux jours
de fête,
De votre art aujourd'hui, non, je n'ai plus besoin.
D'adoucir ma douleur votre zele prend soin ;
J'aime à vous confier mon angoisse secrette.
Vous pouvez en ces lieux de la triste Antoinette
Chanter les longs malheurs. Vous, monsieur,
suivez-moi,
Je m'en vais de ce pas me rendre chez le Roi.

SCENE V.

LE CHŒUR *seul.*

PREMIERE VOIX.

ROMANCE DE M. MOUNIER.

AIR : *Comment goûter quelque repos, &c.*

COMMENT goûter quelque repos,
Ah ! je n'en ai pas le courage ;
Pour dormir au sein du carnage
Il faut être au moins un héros.
Hélas ! lorsque d'un air tranquille
On nous promet un doux sommeil,
Quel épouvantable réveil
Pour Louis & toute la ville ! *bis.*

LE CHŒUR.

Quel épouvantable réveil
Pour Louis & toute la ville !

Second Couplet.

Antoinette pleine d'appas
Dans cette crise inattendue
Au bruit s'éveille, à demie-nue,
Par la fuite échappe au trépas.
O Reine! quelle ame assez dure
Fut insensible à tes malheurs?
Tes yeux envain cherchaient des pleurs
Qu'avaient épuisés la nature. *Bis.*

LE CHŒUR.

Tes yeux envain cherchaient des pleurs
Qu'avaient épuisés la nature.

Troisieme Couplet.

Menacé d'un fer assassin,
Pénétré d'une horreur subite,
Mon cœur se souleve, & la fuite
De mes jours éloigna la fin.
Hélas! dans ma douleur extrême
De la mort craignais-je les loix?
Mais il fallait mourir deux fois
En survivant à ce que j'aime. *Bis.*

LE CHŒUR.

Hélas! il faut mourir deux fois
Quand on survit à ce qu'on aime.

SECONDE VOIX.

ROMANCE DE M. MIOMANDRE DE STE-MARIE.

AIR : *Tandis que tout sommeille, &c.*

TANDIS que tout sommeille
Dans l'ombre de la nuit,
L'honneur qui me conduit,
L'honneur qui toujours veille,
Me dit tout bas :
Viens, suis mes pas
Où la gloire t'appelle,
Voici l'instant du rendez-vous
D'assassins remplis de courroux ;
Toi, pour parer les premiers coups,
Tu feras sentinelle.

DÈS que l'honneur l'ordonne
Je soutiendrai l'assaut ;
Je mourrai, s'il le faut,
Au poste qu'il me donne.
Trouppe d'ingrats
Menace, hélas !
Les jours de notre Reine,
Je ne regrette pas les miens,
Si par cette perte j'obtiens
De pouvoir conserver les tiens,
Aimable Souveraine.

TROISIEME VOIX.

LE CHANT DE DOULEUR.

AIR : *Une fievre brûlante, &c.*

UNE infâme cohorte
Que suit par-tout la mort,
D'Antoinette qui dort,
Ose enfoncer la porte.
Elle s'approche de son lit,
A l'instant la Reine s'enfuit,
Semblable à Philomele
Qui fuit par un détour
La serre tant cruelle
D'un perfide Vautour.

LE CHŒUR.

Semblable à Philomele, &c.

Second Couplet.

AU milieu du carnage,
(Y songer fait trembler);
Ils allaient l'immoler
A leur brutale rage,
La Reine invoque à son secours
De son époux le tendre amour;
La sensible Antoinette
Se dérobe à leurs coups
Par sa prompte retraite
Auprès de son époux.

LE CHŒUR.

La sensible Antoinette, &c.

Troisieme Couplet.

Un monarque en ôtage
Dans sa prison gémit ;
Tout preux Français frémit
De son long esclavage ;
Si la Reine était loin d'ici
On s'écrirait : plus de souci ;
La noblesse avec zele
Viendrait pour la venger ;
Quand on craint tout pour elle,
On n'ose rien tenter.

LE CHŒUR.

La noblesse avec zele, &c.

Couplet de l'Auteur.

Francais, loin d'Antoinette
Je chante ses malheurs,
Et je répands des pleurs
Sur sa peine secrette.
Si cette Reine était ici,
Je m'écrirais : plus de souci ;
Un regard de la Reine,
Approuvant mon ardeur,
Ferait vîte à ma peine
Succéder le bonheur.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mme. ELISABETH, Mme. de RAIGECOURT, *le Chœur.*

Madame de RAIGECOURT.

AUTREFOIS cette cour brillante & satisfaite
Célébrait les appas, les vertus d'Antoinette;
Mais, hélas! en ce tems d'opprobre & de
douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de vos pleurs?

SCENE II.

Mme. ELISABETH, Mme. de RAIGECOURT, L'ECUIER de la Princesse.

Madame ELISABETH.

MAIS que vois-je, monsieur, quel sujet vous
ramene?
Où courez-vous ainsi tout pâle & hors d'haleine?

L'ECUIER.

Je n'en puis revenir, ô Princesse!

Madame ELISABETH.

Eh bien ! quoi ?

L'ECUIER.

J'ai vu.... j'ai vu forcer l'appartement du Roi....

Madame ELISABETH.

Quel effrayant assaut pour mon malheureux frere ?
Je tremble, hâtez-vous d'éclaircir ce mystere.

L'ECUIER.

L'impudente Target s'avançant à pas lents
Dit: je veux voir le Roi, *sait-il que je l'attends ?*
A-t-on fait avertir le Roi de Comagéne ? (*d*)
Un huissier l'escortait ; c'était le capitaine
De ses gardes, dit-elle, & pour lors le premier
Dans la chambre du Roi devait passer l'huissier.
En sa bouche pourtant sa langue s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Son œil comme effrayé n'osait se détourner,
Et sur-tout le Dauphin paraissait l'étonner.

Madame ELISABETH.

Eh ! quoi donc ? le Dauphin a paru devant elle ?

L'ECUIER.

Nous examinions tous cette Reine nouvelle.
D'une soudaine horreur mon cœur était frappé.
Les gardes à l'instant ont vîte enveloppé

Notre aimable Dauphin. J'ignore tout le reste ;
Et venais vous conter ce désordre funeste.

Madame ELISABETH.

Ah ! de nos bras, sans doute, elle vient l'arracher,
Et c'est lui qu'au palais sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de Louis, Dieu qui vois mes allarmes.

Madame de RAIGECOURT.

Eh ! Princesse, pourquoi ces pleurs que vous
versés ?

L'ECUIER.

Peut-être que ses jours ne sont pas menacés.

Madame de RAIGECOURT.

A-t-il de l'assemblée attiré la colere ?

L'ECUIER.

Que craint-on d'un enfant, quand on rit de son
pere ?

Madame ELISABETH.

Ah ! la voici, sortons, il la faut éviter.

SCENE III.

Mme. TARGET, Mme. le duc d'AIGUILLON, M. de BOUILLÉ, *ſuite de madame Target.*

Madame le duc d'AIGUILLON.

MADAME, dans ces lieux, pourquoi vous arrêter ?
Voyez-vous sans chagrin cet insolent cortege ?
Fuyez tout ce tumulte, & dans notre manege
A vos sens agités venez rendre la paix,
Et quittez, croyez-moi, cet odieux palais.

Madame TARGET.

Non : je ne puis, tu vois mon trouble & ma faiblesse.
Fais dire à Taleyrand qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette *paix* que je cherche, & qui me fuit toujours.
(*Elle s'assied.*)

SCENE IV.

Mme. TARGET, M. de BOUILLÉ, *suite de madame Target.*

M. de BOUILLÉ.

MADAME, pardonnez si j'ose la défendre :
Le zele de la garde a-t-il dû vous surprendre ?

Du Roi que nous servons tel est l'ordre constant;
On ne peut point entrer dans son appartement,
Sans être présenté, ni sans qu'on avertisse.
Vous-même sur ce point êtes-vous donc novice?
Ignorez-vous ces loix? & faut-il qu'aujourd'hui....
Mais voici Taleyrand, je vous laisse avec lui.

Madame TARGET.

Non, non: votre présence est ici nécessaire.
De la garde laissons l'audace téméraire,
Et tout ces sots égards fades & complaisans
Qui n'ouvrent le palais qu'à vos seuls courtisans:
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que de Bouillé, preux chevalier français,
Dès l'enfance élevé dans le métier des armes,
A le cœur franc & noble, & qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.
Demeurez.

SCENE V.

TALEYRAND, Mme. TARGET, M. de BOUILLÉ. *Suite.*

TALEYRAND.

MADAME, est-ce en ce lieu votre place?
Quel trouble vous agite, & quel effroi vous glace?

Parmi vos ennemis, que venez-vous chercher ?
De ce palais profâne, osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive.....

Madame TARGET.

Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeller le passé,
Ni vous rendre raison du sang qui fut versé :
Ce que j'ai fait, messieurs, j'ai cru le pouvoir faire.
Je ne prens point pour juge une Cour téméraire.
Quoique son insolence ait osé publier,
Paris même a pris soin de me justifier.
En menaçant du feu, du fer ou de la corde,
J'ai fait naître *la paix, l'union, la concorde,*
Que suivirent le calme & la tranquillité. (e)
Un projet aussi beau, qui l'auroit enfanté ?
La constitution, souveraine maîtresse,
N'a plus qu'à se nourrir du fruit de ma sagesse.
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe),
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit,
Tout-à-coup en sursaut je me crois réveillée.
Je me crois dans un bois, ou bien à l'assemblée,

Au milieu des brigands, ou bien des députés ;
J'ai peine à rassurer tous mes sens agités.
Je sonne, on ne vient point ; ma fatale sonnette
Dans mes doigts engourdis alors devient muette.
J'invoque, mais en vain, le Dieu de la Fayette,
Ce Dieu qui dans Versaille, à ce jeune héros,
Prodigua du sommeil le bienfaisant repos,
Tandis qu'effarouché des meurtres, du pillage,
Et des cris des brigands animés au carnage,
Il fuyait de bien loin le palais de nos Rois.
Enfin, je me rendors pour la seconde fois.
Mais le dirai-je ? hélas ! je fermais l'œil à peine
Que du fameux Bertier m'apparut l'ombre vaine.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté,
Même il avait encor ce sourire affecté. (*f*)
Qui comme au tems jadis brillait sur son visage,
Et semblait lui donner certain air de courage.
« Tremble, tremble, a-t-il dit en s'approchant de moi,
» Redoute de tomber dans les mains de ton Roi,
» De ma mort sa fureur vengera les coupables.
» Je vous plains de tomber dans ses mains redoutables,
Traître. » En achevant ces mots épouvantables
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi, pour me venger de sa menace étrange,
De mes bras je voulais encor le terrasser,

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os & de chairs meurtris & traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang & des membres affreux
Que des Français humains se disputaient entr'eux.

M. de BOUILLÉ.

Ah ! grand Dieu !

Madame TARGET.

J'apperçois dans ce désordre informe
Un jeune enfant couvert d'un galant uniforme, (*g*)
Tels qu'on voit des Badauts les enfans revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abbatus.
Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble & modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers, le bisare assemblage,
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Honteuse quelque tems d'un effroi si fatal,
Je l'ai pris pour l'effet du mal puerpéral;
Mais de ce souvenir, mon ame possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mon œil surpris s'est cru voir retracer,
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais accablée,
J'alais les confier à l'auguste assemblée.

Et chercher du repos auprès des députés;
Que ne peut la frayeur sur des esprits frappés!
Dans la prison royale un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser le Roi j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des discours calmeraient son couroux,
Que ce Roi, quel qu'il soit, en deviendrait plus
doux.
O vous, que nous aurons bientôt pour patriarche,
Illustre Taleyrand, excusez ma démarche.
J'entre; la garde vient, m'arrête avec fureur.
Tandis qu'on m'arrêtait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu, son même air, & tous ces traits enfin;
Grand Dieu! j'ai reconnu que c'était le Dauphin.
Mais, bientôt à ma vue on l'a fait disparoître;
Cet enfant de nous tous se vengera peut-être.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Qu'annonce Taleyrand, ce prodige incroyable?

TALEYRAND.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

Madame TARGET, *à M. de Bouillé.*

Ne l'avez vous pas vu, cet enfant dangereux?
Il semblait me lancer un coup d'œil dédaigneux.

M. de BOUILLÉ.

M. de BOUILLÉ.

Ce Prince me parut comme à son ordinaire,
Il passait en courant, sortant de chez sa mere.
Qui peut vous allarmer?

TALEYRAND.

Pourquoi délibérer?
De cet enfant Madame, il faut nous assurer;
Vous savez pour le Roi, mes égards, mes mesures,
Que je ne cherche point à faire des injures,
Que la seule équité regne en tous mes avis;
Mais lui-même, après tout, quoique son propre fils,
Le Roi voudrait-il donc laisser vivre un coupable?

M. de BOUILLÉ.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

TALEYRAND.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main.
Le ciel est juste & sage, & ne fait rien en vain.
Que cherchez vous de plus?

M. de BOUILLÉ.

Mais sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant, voulez-vous qu'on se plonge?
On ne sait point à quoi le ciel l'a destiné,
Ce qu'il peut faire un jour.

TALEYRAND.

Tout est examiné ;
On le craint, il suffit. Malgré son origine
La splendeur de son rang doit hâter sa ruine.
Celui qu'aux comités le scrutin a placé ,
S'embarasse fort peu du sang qu'il a vessé.
Est-ce à nous à garder cette lente justice ?
La sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point nous gêner d'un soin embarassant,
Dès qu'on nous est suspect, on n'est plus innocent.

M. de BOUILLÉ.

Quoi! Taleyrand, d'un prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage ,
Des vengeances des Rois, ministre vigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux ;
Et vous qui leur devez des entrailles de pere (*h*),
Vous ministre de paix, dans les tems de colere,
Couvrant d'un zele faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement ?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte ,
Madame, quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu,
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

Madame TARGET.

Je le veux croire, soit; je puis m'être trompée;
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir le Dauphin de plus près,
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on le fasse à l'instant paraître en ma présence.

M. de BOUILLÉ.

Je crains. . . . .

Madame TARGET.

Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bisare où seraient les raisons?
Il pourrait me jetter en d'étranges soupçons;
Au nom de l'assemblée, unique souveraine,
A la barre aujourd'hui, de Bouillé, qu'on l'amene.
Vos Princes, je veux bien ici vous l'avouer,
Des soins de l'assemblée ont lieu de se louer.
Je sais sur sa conduite & contre sa puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence,
Ils vivent cependant, leurs palais sont debout.
Mais je sens que bientôt la douceur est à bout,
Que Maury mette un frein à son zele sauvage,
Et ne l'irrite point par de nouveaux outrages.
Allez.

SCENE VI.

Mme TARGET, TALEYRAND, *suite de Madame Target.*

TALEYRAND.

ENFIN je puis parler en liberté ;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce palais s'éleve ;
Sur-tout n'attendons pas que le nuage creve.
De Bouillé dans ces lieux a devancé le jour.
Pour le sang de ses Rois vous savez son amour.
Il peut bien arriver qu'un jour la cour nous chasse
Par l'enfant dont le ciel en songe vous menace.
Un enfant quelquefois . . . .

Madame TARGET.

Oui : vous m'ouvrez les yeux,
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarassée ;
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez moi, Taleyrand, le voir, l'interroger.
Vous, cependant allez, & sans jetter d'alarmes,
A nos salariés faites prendre les armes.

SCENE VII.

LE DAUPHIN, Mme. ELISABETH, Mme TARGET, M. DE BOUILLÉ, Mme DE RAIGECOURT, L'ECUIER de madame Elisabeth, *suites.*

Mme. ELISABETH, *à Madame de Raigecourt.*

O VOUS, sur cet enfant si cher, si précieux,
Madame, je vous prie, ayez toujours les yeux.

M. de BOUILLÉ, *à madame Elisabeth.*

Princesse, assurez-vous, je le prends sous ma garde.

Madame TARGET.

O ciel! plus j'examine, & plus je le regarde,
C'est lui. D'horreur encor tous mes sens sont saisis. *Au Dauphin.*
Aimez vous, mon ami, les tambours, les fusils?

Madame ELISABETH.

Ah! madame, il n'est rien qui tant le réjouisse,
Et lui-même il apprend à faire l'exercice.

Madame TARGET.

C'est fort bien, mon ami, c'est un fort joli jeu,
Mais vous êtes, peut-être, aristocrate un peu?

Madame ELISABETH.

Bien des gens plus âgés ne connoissent qu'à peine
Le vrai sens de ce mot qui réveille la haine
Des partis opposés. Pour lui jusqu'aujourd'hui....

Madame TARGET.

Pourquoi vous pressez vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

Madame ELISABETH.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez vous attendre?

Madame TARGET.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altere point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui me touche.

Madame ELISABETH, *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!

Madame TARGET *au Dauphin.*

Vous ne mentez jamais, mon ami?

Madame ELISABETH.

Mon Dieu! non.

Madame TARGET

à Madame Elisabeth. *au Dauphin.*

Qu'il réponde tout seul. Vous êtes, me dit-on,
Aristocrate un peu.

LE DAUPHIN.

Moi ? je suis démocrate, (*i*)
Mais mon petit lapin est un aristocrate ;
Il m'a mordu, madame, & mordu jusqu'au sang.

Madame TARGET.

Il est charmant ce prince & fort intéressant......
Quel prodige nouveau me trouble & m'enbarasse !
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder..... je serois sensible à la pitié !

M. DE BOUILLÉ.

Madame, voilà donc cét ennemi terrible !
De vos songes menteurs l'imposture est visible ;
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous ferait trembler.

Madame TARGET *au Dauphin & à Madame Elisabeth.*

Vous sortez ?

Madame ELISABETH.

Vous avez entendu sa croyance,
Vous pourriez vous lasser enfin de sa présence.

Madame TARGET.

Non ; demeurez encor. Tous les jours à quoi donc
Passez-vous votre tems ?

LE DAUPHIN.

On m'apprends le blason.

Madame TARGET.

C'est une belle étude.

LE DAUPHIN.

Et la géographie.
La France en ce moment est ce que j'étudie.
Je sais déja les noms de ses gouvernemens.

Madame TARGET.

Et pourquoi pas les noms de ses départemens?

LE DAUPHIN.

Je lis dans un traité fait sur la monarchie;
On y voit tous les maux qui suivent l'anarchie.

Madame TARGET.

J'entends: oui, l'anarchie est un très-grand fléau.

LE DAUPHIN.

Les méchans, y dit-on, par cet appât nouveau,
Savent leurer le peuple & lui cachent leurs crimes,
Mais toujours, tôt ou tard, ils en sont les victimes.

Madame TARGET.

Que ne vous apprend-on à connaître nos loix,
Qui feront le bonheur de l'empire Français?

LE DAUPHIN.

Des peuples & des Rois les loix sont protectrices.
On dit qu'il n'en est point de bonnes sans justice.

Madame TARGET.

Toutes les nôtres ont pour base l'équité.

LE DAUPHIN.

L'équité dit : que Dieu veut être respecté,
Et comment peut-il l'être, alors que l'on méprise
Ses prêtres, & qu'on prend les biens de son église,
Ces biens donnés jadis par nos sages ayeux;
Les payens respectaient les prêtres de leurs Dieux.
L'équité n'admet point les vols, ni les parjures.

Madame TARGET.

Vous faites, il paraît, de fort belles lectures !
Ces voleurs, qui sont-ils ?

Madame ELISABETH.

Eh ! madame, un enfant.

Madame TARGET.

Ne dit que ce qu'il dit & que ce qu'il apprend.
On vous instruit bien mal, bon Dieu ! que signifie
Votre orgueilleux blason ? votre géographie
Est gothique en un mot & n'est plus de saison :
Vous étudiez trop, on n'a pas de raison.
Pourquoi d'un tel fatras vous charger la mémoire ?

LE DAUPHIN.

De bien étudier je me fais une gloire.....

Madame TARGET.

Hé! quoi? vous n'avez pas de passe-tems plus
doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Quittez, quittez ces lieux, venez dans mon manege,
Vous y verrez le trône où tous les jours je siége.

LE DAUPHIN.

Mon pere n'a-t-il pas un trône aussi chez lui?

Madame TARGET.

C'est vrai, je le sais bien; mais le mien aujourd'hui
Est bien plus stable encore, & le seul qu'on estime.

LE DAUPHIN.

Le trône de mon pere est le seul légitime.

Madame TARGET.

Que dites vous? le seul......

Madame ELISABETH.

Eh! madame, excusez
Un enfant......

Madame TARGET.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, charmant enfant, vous avez su me plaire;
Venez vivre avec nous & quittez votre pere.
Alors un comité de notre invention
Dirigera lui seul votre éducation.

Vous apprendrez par cœur la constitution,
Les droits de l'homme, enfin, ceux de la nation.
De travaux aussi beaux d'une étude constante,
Prince, n'en doutez pas, la nation contente,
Vous fera, de ses biens, connaître tout le prix,
Vous traitera pour lors comme son propre fils.

LE DAUPHIN.

Comme son fils ?

Madame TARGET.

Vraîment. Vous vous taisez?

LE DAUPHIN.

Quel pere
Je quitterais! & pour......

Madame TARGET.

Hé bien?

LE DAUPHIN.

Pour quelle mere?

Madame TARGET *à madame Elisabeth.*

Sa mémoire est fidele, & dans tout ce qu'il dit,
Des nobles, du clergé, je reconnais l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse,
Vous employez le *calme* où ma bonté vous laisse,
Vous cultivez déja sa haine & sa fureur.
Vous ne lui prononcez mon nom qu'avec horreur.

Madame ELISABETH.

Peut-on de nos malheurs lui dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

Madame TARGET.

Oui : tout fut bien conduit & j'en fais vanité. (*l*)
Hé! que seroit Paris & la postérité,
Si l'auguste assemblée en domptant sa faiblesse,
N'eût d'une tendre mere étouffé la tendresse;
Si du sang des Français on n'eût versé des flots.
Et de la cour ainsi réprimé les complots?
D'Artois, fort-à-propos, sut trouver un refuge....

Madame ELISABETH.

Tout vous a réussi, que Dieu voie & nous juge.
Il est juste, ce Dieu! peut-être un jour viendra
Que ce Dieu courroucé de vous se vengera.

Madame TARGET.

Bon! esperez toujours. Je ris de votre attente.
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente;
J'ai voulu voir, j'ai vu.

M. DE BOUILLÉ *à madame Elisabeth.*

Je vous l'avais promis,
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCENE VIII.

LE DAUPHIN, Mme ELISABETH, l'abbé MAURY, M. DE BOUILLÉ, Mme DE RAIGECOURT, L'ECUIER *de madame Elisabeth.*

Madame ELISABETH *à l'abbé Maury.*

AVEZ vous entendu cette femme hautaine?

L'abbe MAURY.

Hélas! j'entendais tout, & plaignais votre peine.
La garde ainsi que moi, prêts à vous secourir,
Nous étions, avec vous, résolus de périr.

Au Dauphin, en l'embrassant.

Que Dieu veille sur vous, Prince dont la sagesse
Eluda de Target l'insinuante adresse.

A M. de Bouillé.

Monsieur, je reconnais ce service important,
Souvenez-vous de l'heure où Maury vous attend.

SCENE IX.

LE CHŒUR, UNE VOIX.

La mort de M. Berthier.

ROMANCE.

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphir, &c.*

MORT de Berthier, signal des horreurs,
De l'anarchie, infâmes prémices !
Quel désespoir saisit tous les cœurs
Sous tes affreux auspices.

Le Chœur répéte ce refrain.

Quels cris perçans !
Quels arrêts sanglans
Sortent de la bouche
D'un peuple insurgent !
Quoi ? rien ne touche
Ce peuple farouche
Baigné dans le sang !

LE CHŒUR.

Mort de Berthier, &c.

Ta cruauté,
Superbe cité
Fait fuir de la France
Toute humanité.
Dans ton ignorance

Tu prens la licence
Pour la liberté.

LE CHŒUR.

Mort de Berthier, &c.

De tout côté,
Chacun agité,
Cherche dans la fuite
Sa tranquillité.
La noblesse instruite,
Promptement l'évite,
Fausse liberté.

LE CHŒUR.

Mort de Berthier, &c.

Ce peuple en vain,
Jadis tant humain,
Se livre aux carnages
Les plus dégoûtans.
Les antropophages
Dans leurs basses rages
Sont moins révoltans.

LE CHŒUR.

Mort de Berthier, &c.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALEYRAND, l'abbé SIEYES, LE CHŒUR.

TALEYRAND.

MADAME, avertissez madame Elisabeth
Que Taleyrand ici veut la voir en secret.

Une femme du cœur.

Taleyrand! Dieu du ciel puisse tu le confondre!

L'abbé SIEYES.

Hé! quoi? chacun s'enfuit sans daigner vous répondre?

TALEYRAND.

Approchons.

SCENE II.

TALEYRAND, l'abbé SIEYES, *un Huissier de la chambre de madame Elisabeth.*

L'HUISSIER.

TÉMÉRAIRE, où voulez-vous passer?
Au-delà de ce lieu gardez vous d'avancer.

A présent

A présent on ne peut entrer chez la Princesse;
Dans un autre moment vous verrez ma maîtresse.
La Princesse, en offrant ses vœux à l'éternel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
Dans ce pieux devoir craint d'être détournée.

TALEYRAND.

Hé bien! nous attendrons, cessez de vous troubler;
Dites lui seulement que je veux lui parler,
Et lui parler avant d'aller trouver la Reine.

SCENE III.

TALEYRAND, l'abbé SIEYES.

L'abbé SIEYES.

Tous leurs gens n'ont-il pas leur audace hautaine!
Mais que veut l'assemblée en cette occasion?
D'où nait dans ses décrets cette confusion?
Par l'insolent Maury, ce matin offensée,
La cour de sa vengeance était bien menacée.
Elle allait l'immoler à son juste couroux.
Je l'espérais déja pour moi comme pour vous.
Vous m'en aviez aussi confié votre joie,

Et J'attendais ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus?

TALEYRAND.

Ami, depuis deux jours, je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette ardeur usant de représailles.
L'assemblée, en un mot, des menus de Versailles,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix;
Elle flotte, elle hésite, un vain remord la trouble,
Même son embaras visiblement redouble.
J'avais, en effrayant des menaces du ciel,
Rempli tous les esprits d'amertume & de fiel.
L'assemblée à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler la garde en diligence.
J'allais donc enlever ce précieux enfant;
Mais, ami, le dirai-je? un sot amendement
A rompu nos projets. Qu'il fasse son serment, (*m*)
A dit le côté droit, & qu'ensuite à sa mere
Cet enfant soit remis.

L'abbé SIEYES.

Hé bien, il va le faire.

TALEYRAND.

Oui: mais on décida, par sous-amendement,
Qu'à la barre il viendrait le faire incessamment.

L'abbé SIEYES.

Hé bien, il y viendra surement.

TALEYRAND.

Moi j'espere
Qu'il n'y viendra jamais comme est venu son pere.
Ah! de tous les mortels connais le plus rusé:
Maury redoutera de le voir exposé,
Sa prévoyance enfin, craindra quelque surprises;
Avec notre assemblée il faut le voir aux prises;
Je l'attends ce matin, voyons ce qu'il fera;
Il aime le Dauphin, il s'en repentira;
Cher ami, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront; je prends sur moi le reste,
Et j'espere qu'enfin, d'un palais odieux,
Et la flamme & le fer vont délivrer mes yeux.

L'abbé SIEYES.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que du serment le zele vous transporte?
Pour moi, vous le savez, je n'ai ni foi ni loi.

TALEYRAND.

Ami, je pourrais bien en dire autant de moi.
Comment! peux-tu penser que d'un zele frivole
Je fasse d'un serment ma véritable idole?
D'un vain serment forcé, que malgré mon secours,
Je vois sur nos autels rétracter tous les jours.

Né ministre d'un Dieu que la franchise honore,
Peut-être Taleyrand le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvait s'accomoder.
Qu'est-il besoin, Sieyes, qu'ici je te rappelle
Avec l'abbé Maury ma fameuse querelle?
Quand je voulus avoir, pour être mieux vengé,
Le droit de réformer à moi seul le clergé.
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carriere;
J'abandonnai mon corps; bientôt mon ame altière
A perdre le clergé s'attacha toute entière.
J'approchai par dégrés de nos douze cents rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leurs cœurs, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure & de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Maury l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse;
Autant je les charmais avec dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Approuvant leurs fureurs, leurs projets, leurs sottises,
Et sur-tout prodiguant tous les biens des églises.
Le clergé vit ses droits absolument détruits
Des assignats sans nombre avec art introduits.

Firent craindre à chacun l'infâme banqueroute.
Des prêtres confondus la cohorte en déroute
En poussa vers le ciel des hurlemens affreux.
Moi seul ramassant l'or des antiques hébreux, (*)
Déserteur de ma loi, j'approuvai la démarche,
Certain par ce moyen d'être un jour patriarche.
Par là je me rendis terrible à mon rival,
A la tribune alors on me crut son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon ame un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.
Heureux, si, sur l'église, achevant ma vengeance
Je puis convaincre enfin sa haîne d'impuissance,
Et parmi les débris, le ravage & la mort
A force d'attentats perdre tous mon remord!
Mais voici la princesse.

(*) Des Juifs.

SCENE IV.

Madame ELISABETH, TALEYRAND, l'abbé SIEYES.

TALEYRAND.

ENVOYÉ vers la Reine
Pour rétablir *le calme* & dissiper la haîne ;
Princesse en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Je ne veux point ici vous vanter mes services.
De la cour contre moi je sais les injustices.
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez dans ce palais & vivez sans ombrage.
De votre obéissance on veut encore un gage, (*n*)
Et l'on a décrété que cet enfant charmant
A la barre aujourd'hui viendroit prêter serment.

Madame ELISABETH.

Le Dauphin !

TALEYRAND.

Oui : j'en ai pour nous tous quelque honte ;
Peut-être d'un serment ferons-nous trop de compte ;

Mais vous vous déclarez nos mortels ennemis
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
Madame, l'assemblée attend votre réponse.

Madame ELISABETH.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

TALEYRAND.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter?
D'un peu de complaisance, est-ce trop l'acheter?

Madame ELISABETH.

Mon esprit inquiet, prompt à se tourmenter,
Doutait si Taleyrand dépouillant l'artifice
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Si de tant de complots le funeste inventeur
De quelqu'ombre de bien pouvait être l'auteur,
Et si, franc, tout de bon, une fois en sa vie......

TALEYRAND.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
Vous obliger vous-même impérieusement
Contre votre croyance à prêter le serment ?
Vient-on vous enlever à vos saintes pratiques?
Chez vous fouler aux pieds vos croix & vos reliques ?
Mais pourquoi votre amour si grand pour le Dauphin ?
Sur lui n'auriez-vous point un singulier dessein ?

Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?
Songez-y ; vos refus pourraient nous confirmer
Un bruit sourd que déja l'on commence à semer.

Madame ELISABETH.

Quel bruit ?

TALEYRAND.

Que cet enfant, la Reine le destine
A faire de nous tous éclater la ruine,
A détruire....

Madame ELISABETH.

Et le bruit qui flatte la fureur....

TALEYRAND.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que du mensonge implacable ennemie
La sœur de notre Roi sacrifierait sa vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coutât le moindre mot contre la vérité.
Parlez, je vous écoute & suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

Madame ELISABETH.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphêmer !

Sa vérité par vous peut-elle être attestée ?
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge règne & répand ses poisons.
De parens vertueux sont-ce là les leçons ?

SCENE V.

Madame ELISABETH, L'abbé MAURY, TALEYRAND, l'abbé SIEYES.

L'abbé MAURY.

OU suis-je! Taleyrand ose en ces lieux paraître?
Quoi ! fille des Bourbons, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle & vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrâsent,
Où qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrâsent ?
Que veut-il ? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

TALEYRAND.

Maury me surprend peu par cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,

Respecter l'assemblée & ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

L'abbé MAURY.

Hé bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre.

TALEYRAND.

A madame j'ai fait savoir sa volonté.

L'abbé MAURY.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, vas, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure (*o*)
Barnave & Roberspierre, Orléans & Biron,
De Noailles, les Lameth, Duport & d'Aiguillon,
Dinaucheau, Garat *jeune* Antoine, Emry, *Clavières*,
Montmorency, Menou, la Borde & Péthion,
Biauzat, Goui-d'Arcy, Merlin, *Michel Cubières*,
Populus & Goupil, Rewbell & Martineau,
Bouche, Chabroud, Voidel, l'infâme Mirabeau,
Dupont, Target, Camus, Treilhart & la Fayette,
Guillotin, Liancourt, de Luisnes & Rabaut,
Rœderer & Thouret, *Fauchet*, Goutte, Thibault,
St-Huruge, Bailly, *Marat*, *Carra*, *Villette*,
Grégoire & *Désmoulins*, Dom Gerle & Chapellier;

Le peuple à qui son bras abandonna Berthier
Attendant que sur eux sa fureur se déploie,
Déja crie à leur porte & demande sa proie.

TALEYRAND *troublé.*

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Sieyes.

L'abbé SIEYES.

Où vous égarez-vous!
De vos sens étonnés quel désordre s'empare!
Voici votre chemin.

SCENE VI.

Madame ELISABETH, l'abbé MAURY.

Madame ELISABETH.

L'ORAGE se declare,
L'assemblée en fureur demande le Dauphin.
Taleyrand m'a parlé d'une façon fort claire.
Déja de nos projets & de notre dessein
Il commence, je crois, à percer le mystère.

L'abbé MAURY.

A ce prêtre apostat qui l'aurait révélé?
Votre trouble à ses yeux n'a-t-il point trop parlé?

Madame ELISABETH.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maî-
tresse.
Croyez-moi, cependant, hélas! le péril presse.
Réservons cet enfant pour un tems plus heureux.
Tandis que les méchans délibèrent entr'eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'ar-
rache,
Pour la première fois souffrez que je le cache.
A Rome, en Angleterre, où devons-nous aller?
Aux brigands qui voudroient à leurs pieds nous
fouler,
Epargnons, s'il se peut, encore un nouveau crime,
Qu'un rapport de Chabroud leur rendrait légitime.
Par la fuite évitons un opprobre éternel;
Hélas! est-il un Roi si dur & si cruel
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cause à tous les Rois n'est-elle pas commune?

L'abbé MAURY.

Quels timides conseils vous m'osez suggérer!
Hé bien! en s'enfuyant que peut-on espérer?

Madame ELIZABETH.

Dieu défend-il tout soin & toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?

L'abbé MAURY.

Plus le mal est pressant, plus il faut de constance;
C'est en cédant toujours qu'on le fait empirer.
Des ennemis du trône enivrés d'arrogance
Gardons-nous d'augmenter l'infernale impudence :
Ils ont été plus loin qu'ils n'osaient espérer.
Dans ces tems désolans le clergé, la noblesse
D'égoïstes honteux ont montré la foiblesse.
Les nobles effrayés fuyant de tous côtés
Ont accru la fureur de nos vils députés.
Si l'on eût pu compter sur tous les gentilshommes,
Non, nous ne serions pas au point où nous en sommes.
La noblesse française, aux champs de Fontenoi,
N'a-t-elle pas sauvé le royaume & le Roi?
Quoi! princesse, osez-vous conseiller une fuite
Qui ferait triompher cette race maudite?
Non, non: c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.
Fesons voir le Dauphin, & loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que des méchans le complot soit formé.

SCENE VII.

Mme. ELISABETH, l'abbé MAURY, M. de CAZALÈS *suivi d'une partie de la chevalerie française.*

L'abbé MAURY.

HÉ bien ! cher Cazalès, le palais est fermé ?

Mr. DE CAZALÈS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

L'abbé MAURY.

N'y reste-t-il que vous & vos braves cohortes ?

Mr. DE CAZALÈS.

De ce vaste palais j'ai deux fois fait le tour.
Tous les brigands se sont séparés sans retour.
De ces salariés le crapuleux cortège
M'a paru prendre alors la route du manège.
Autour de l'assemblée ils poussent de longs cris
Dont ils font retentir tous les coins de Paris.

L'abbé MAURY.

Peuple lâche en effet & né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?

Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe; il parle; mes
yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Comment en vils papiers l'or pur est-il changé?

(*Ici commence la prophétie.*)

Quel est au champ de Mars cet évêque égorgé! (*p*)
Encor teinte de sang, pleure, cité perfide,
De l'innocent Favras malheureux homicide;
De son amour pour toi ton Roi s'est dépouillé;
Tu souffriras long-tems de ton long régicide;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Pourquoi ces ministres, ces princes,
Ces riches habitans qui, tous épouvantés,
Fuient de tous côtés!
L'assemblée a détruit la reine des cités.
Envain du fond des provinces
Elle veut que l'on vienne à ses solemnités,
Ses fêtes au milieu des armes
Sont de nouveaux sujets d'allarmes.
Paris, Paris, objet de ma douleur,
L'assemblée en un an t'a ravi tous tes charmes.
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur.

M. de CAZALÈS.

Ton commerce est détruit.

M. DAMBLY.

Ta garde te ruine.

M. de la QUEUILLE.

Dans ton sein tu nourris une guerre intestine.

M. de FOUCAULT.

Hé! qui reconnaîtrait cette ville autrefois
L'amour de tous ses rois?

M. de GUILLERMY.

Que vas-tu devenir, si la riche noblesse
Qu'à ton ambition tu fis sacrifier
Ne revient te vivifier
En consommant chez toi son immense richesse,
Et ne vient habiter ces palais désertés?

L'abbé MAURY.

A ses engagemens la noblesse fidèle
Brûlant d'une ardeur nouvelle
Sort du fond des déserts brillante de clartés.
Peuples de la France, chantez;
La noblesse renaît plus brillante & plus belle!
Pourquoi chasser de tous côtés
Les enfans qu'en son sein jadis elle a portés?
Les traîtres ont osé dans leur rage ephémère
Déchirer le sein de leur mère,
Il est juste qu'enfin ils en soient rejettés.

En

En place des ingrats d'autres sont adoptés.
De ton succès, noblesse, deviens fière,
Lève ta tête altière,
Regarde les français de ta gloire étonnés,
Et les lâches tyrans, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Heureux ! qui pour son Roi d'une loyale ardeur
Sentira son ame brûlée.
Paris, ouvre les yeux, reconnaît ton erreur.
Charmant Dauphin, détruit cette assemblée,
Et que la France en toi bénisse son sauveur.

Madame ELISABETH.

Hélas ! comment viendra cette insigne faveur ?

L'abbé MAURY.

Princesse, préparez le riche diadême
Que sur son front sacré Louis porta lui-même.

A la chevalerie française.

Et vous, pour vous armer, suivez-moi en ces lieux
Où se garde caché, loin des profânes yeux,
Ce formidable amas de lances & d'épées
Qui du sang des anglais jadis furent trempés,
Qu'ici près déposa le dernier de nos rois
Vainqueur de l'Angleterre aux champs de Fontenoi.

Peut-on les employer pour un plus noble usage!
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

N. B. L'auteur fait le serment civique de donner la parodie des deux derniers actes d'ATHALIE, *au plus tard*, huit jours après la premiere séance de la seconde législature.

NOTES.

ACTE PREMIER.

(*a*) QUE Target nous suscite : c'est la partie pour le tout.

(*b*) Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ? le quart, les dons patriotiques, les impositions des nobles & des privilégiés, &c.

(*c*) Allusion aux lanternes. Sabattier, dans ses annales, dit que la nation française fait un bien mauvais usage de ses lumieres.

ACTE II.

(*d*) On se rappelle les démarches indécentes des Target, Rabaut de St-Etienne, & Gouy-d'Arcy, qui ont voulu pénétrer chez le Roi. C'est Rabaut de Saint-Etienne (facéties du vicomte de Mirabeau) qui a dit : a-t-on fait avertir le roi de Commagêne ? Sait-il que je l'attends. Le vicomte de Mirabeau ajoute qu'on auroit peine à trouver des vers semblables dans Racine de qui ces vers-là sont tirés.

(*e*) L'auteur a fait de son mieux pour conserver scrupuleusement les paroles sacramentelles de maître Target. Tout le monde les connaît. La renommée avec ses cent bouches les a répandu sur toute la surface de la France :

Sunt verba & voces, præterea quæ nihil.

C'est ainsi que l'écho répete à un amant passionné le nom chéri de sa maîtresse, mais ne lui donne point l'objet aimé.

(*f*) Tout le monde sait que M. Berthier, qui ne croyait pas mourir, parce qu'il ne se sentait point coupable, avait encore un air riant en sortant de l'hôtel-de-ville. Il est mort sans connaître ce bon peuple français.

(*g*) On a fait les portraits du Roi & du Dauphin en habits nationaux, mais on prétend qu'ils ne les ont jamais portés.

(*h*) On assure que monseigneur l'évêque d'Autun doit des entrailles de *père* à plus d'un malheureux.

(*i*) On a prêté ce discours là au Dauphin.

(*l*) Ce vers rappelle les fades éloges que l'assemblée s'est données dans l'adresse aux Français, que Taleyrand a faite avec ses teinturiers.

ACTE III.

(*m*) La nécessité où sont les princes du sang de prêter leurs sermens, rend cette fiction poëtique plus que vraisemblable.

(*n*) Le mot encore est pour faire le vers.

(*o*) Cette énumération un peu longue n'est pas naturelle, mais l'auteur espère qu'on la trouvera excusable. Il avoit mis d'abord, le comte Mirabeau, mais se souvenant du décret du 19 juin dernier, qui supprime les titres, il a cru pouvoir substituer l'épithète d'infâme, toujours pour faire son vers. Que n'écrit-il en prose? D'ailleurs il voulait distinguer le comte du vicomte. Les titres sont suppri-

més, mais non les distinctions fondées sur les vices & les vertus.

Messieurs les confrères du comte de Mirabeau se plaindront peut-être qu'il soit le seul qui ait une épithète. L'auteur a tort, il en convient, car il aurait pu dire : l'intrépide Barnave, le fougueux Roberspierre, le scélérat & ambitieux d'Orléans, les ingrats Lameth, le plat Dinaucheau, l'enchanteur Merlin, le sincère Chabroud, l'hermaphrodite d'Aiguillon, le docteur Grégoire, le débonnaire Guillotin, l'ami Desmoulins, l'insurgent la Fayette, &c. &c.

Comme le ci-devant marquis de Villette n'est pas député, il ne se formalisera pas de voir *devant lui* plusieurs députés & quelques uns *derrière*. Les auxiliaires sont distingués par des lettres italiques.

(*p*) Dans la fin de la pièce, dont le dénouement sera du grand tragique, Taleyrand doit être égorgé au champ de Mars, sur l'autel patriotique; mais seulement en récit, pour ne pas rendre la tragédie anglo-française. Si Racine a donné à Joad l'esprit de prophétie, on peut donner à l'abbé Maury un esprit de prévoyance qui remplace l'esprit prophétique, & lui fait voir dans l'avenir bien des choses que la suite des événemens pourra seule vérifier.

Note oubliée

Acte second, scène septième : vous employez le *calme* où ma bonté vous laisse.

Il est singulier que l'académicien Target se soit trouvé d'accord avec Athalie pour appeller *calme* la

plus sanguinaire persécution. Les grands esprits & les bons génies se rencontrent.

Observation.

Il me paraît indispensable, pour bien juger d'une parodie, d'avoir sous les yeux l'objet parodié. Tous les lecteurs peuvent se procurer Athalie, mais je crois devoir joindre ici un petit recueil des chansons tirées de différens opéras, & que j'ai parodiées dans les chœurs.

ROMANCE DE RENAUD D'AST.

COMMENT goûter quelque repos?
Ah ! je n'en ai pas le courage ;
Et mon triste cœur se soulage
Par le souvenir de ses maux :
Hélas ! dans cet âge prospère
Qui semble fait pour les plaisirs,
Je ne connus que les soupirs
A quinze ans je perdis ma mère. *bis.*

UN amant tendre & plein d'appas
Partageait ma peine cruelle,
Bientôt la gloire au loin l'appelle,
Il vole & trouve le trépas.
Quelle ame assez forte, assez dure
Pourrait soutenir ces malheurs !
L'amour envain chercha des pleurs
Qu'avait épuisé la nature. *bis.*

Ma raison fuit & dans mon sein
s'allume une fièvre brûlante ;
Mais bientôt une main savante
De mes jours éloigna la fin.
Pourquoi sur ma douleur extrême
La mort n'a-t-elle pas des droits ?
Hélas ! il faut mourir deux fois
Quand on survit à ce qu'on aime. *bis.*

ARIETTE DE L'AMANT JALOUX.

TANDIS que tout sommeille
Dans l'ombre de la nuit,
L'amour qui me conduit,
L'amour qui toujours veille
Me dit tout bas :
Viens, suis mes pas
Où la beauté t'appelle.
Voici l'instant du rendez-vous,
Profite d'un bonheur si doux ;
Moi pour écarter les jaloux
Je ferai sentinelle.

De l'amant le plus tendre,
Ah ! courronnez l'espoir.
S'il ne peut pas vous voir,
Qu'il puisse vous entendre.
Un mot de vous,
Un mot bien doux
Doit confirmer encore.

Cet espoir heureux & flatteur
Qui ce matin combatit mon cœur
Et d'où dépend tout mon bonheur,
Charmante Éléonore.

ROMANCE DE RICHARD CŒUR DE LION.

UNE fièvre brûlante
Un jour me terrassait
Et de mon corps chassait
Mon ame languissante.
Madame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.
Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

AU milieu du carnage
D'ennemis accablé
J'allais être immolé
Par leur brutale rage.
J'invoque ma dame & l'amour;
A travers tout je me fais jour.
Un regard, &c.

DANS une Tour obscure
Un Roi puissant languit,
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.
Si Marguerite étoit ici,
Je m'écrierais : plus de souci!
Un regard, &c.

LE BAISER.

Chanson de M. Marmontel.

Air : *Quand vous entendrez le doux Zéphir &c.*

Baiser charmant, signal des plaisirs ;
Du tendre amour flatteuses prémices !
Quel doux espoir luit à mes desirs
Sous tes heureux auspices !
Quels feux naissans !
Quels transports pressentis !
La pudeur farouche
Cède & consent.
L'ame est sur la bouche ;
Par elle on se touche,
Par elle on se rend.

Baiser charmant, &c.

Comme le second chœur n'est peut-être pas assez long, on pourroit y ajouter la romance suivante, surtout si elle n'est pas beaucoup connue. Elle me paraît mériter de l'être dans ce moment-ci.

Romance de Marie Stuard.

C'est envain, femme fausse & hautaine,
Que tu crois faire fléchir mon cœur ;
Dans les fers comme toi je suis reine
Je puis braver encor ta rigueur.
L'avenir, à jamais de ton crime,
Frémira d'entendre les horreurs,
Et plaignant le sort de ta victime
Sur mon tombeau versera quelques pleurs.

Malheureux! ah! mes plaintes sont vaines,
Ces murs sont sourds à ma douleur,
Et j'accrois la rigueur de mes peines
En songeant aux jours de mon bonheur.
Ces boureaux me laissent voir encore
Les oiseaux se jouant dans les airs,
Et mon cœur à cet aspect déplore
La liberté que pour toujours je perds.

Chaque jour, dans cette sombre enceinte,
Pour moi, naît & coule sans espoir;
Et j'unis encor ma triste plainte
Aux accens de la cloche du soir.
Dans ces murs les oiseaux de ténèbres
Et les vents sifflant dans leurs créneaux
Font entendre au loin ces mots funèbres :
La mort t'attend dans la nuit des tombeaux.

Je pense que cette Romance peut être admise dans le second chœur, sans avoir besoin d'être parodiée. On fera aisément l'application de la position de notre Reine avec celle de l'infortunée Marie Stuard.

FIN.